

# JOURNEE DE LA FEMME 8 MARS 2014

## Discours prononcé devant la stèle de Rieucros

**■ Journée de la Femme**

**« Le 8 mars, c'est toute l'année... »**

« Le 8 mars c'est toute l'année ». C'est avec ces mots que Sophie Boudot, directrice départementale adjointe de la Cohésion sociale et de la Protection des populations, introduisait vendredi soir au Café de l'Ozmoz, la célébration de la Journée internationale des Droits des Femmes. Cette journée dont la date fut retenue par Lénine en 1921 a été officiellement reconnue par le gouvernement français en 1982. Après l'octroi des droits civiques en 1944, après les droits économiques et sociaux des années 70/80, il s'agit désormais de franchir une nouvelle étape. Sophie Boudot rappelait alors les objectifs poursuivis pour cette troisième génération des droits des femmes : « S'attaquer aux inégalités d'habitude des le plus jeune âge, alléger les contraintes de la vie quotidienne des femmes et lever les obstacles à l'égalité professionnelle. Enfin, protéger les femmes contre les violences... ». Un siècle après la création de cette journée, force est de constater que si les progrès ont été réels, nous sommes loin encore de l'égalité.

Après cette introduction, la place était laissée à « Un deux, trois...soleil! » pour un spectacle de lectures « Femmes, hommes, mes semblables ? » organisé par le CIDFF représenté par Christine Chapelle, la présidente. La compagnie mendoise où les hommes aussi étaient vêtus en femmes, proposa un programme largement composé de textes littéraires mais aussi de chansons. Ils convoquaient la femme dans son intimité, ses luttes et ses tâches, voire ses servitudes... On y retrouvait ainsi la voix d'Annie Ernaux, de Rosa Luxemburg, de Brassens, de Perret, « Les Monologues du vagin » et un extrait de « Palomar » d'Italo Calvino... Dans un autre registre, le commentaire didactique d'un tableau de Manet (« Olympia », femme nue), une page du JO sur le port du pantalon qui n'est plus interdit (pour les femmes s'entend) par une loi datant de seulement... l'année dernière ! Et le petit bijou d'un manuel d'économie familiale, de 1960, à l'usage de la femme. Morceau choisi




: « Préparez les choses à l'avance, le soir précédent s'il le faut, afin qu'un délicieux repas l'attende à son retour du travail. C'est une façon de lui faire savoir que vous avez pensé à lui et vous souciez de ses besoins. La plupart des hommes ont faim lorsqu'ils rentrent à la maison et la perspective d'un bon repas (particulièrement leur plat favori) fait partie de la nécessaire chaleur d'un accueil ». Et ce n'était que le début... Le lendemain, un hommage était rendu aux détenues de Rieucros, en présence du sénateur-maire de Mende, de Stéphanie Chapelle présidente du CIDFF, de Mado Deshours représentant l'association « Pour le souvenir de Rieucros » et d'une vingtaine de personnes. Avant le dépôt de gerbes devant la stèle, à l'entrée du camp, Mme Chapelle évoquait la mémoire de ces femmes qui avaient exercé leur droit à la parole, de ces « indésirables » pourtant. Après avoir donné lecture d'un bref extrait de Simone de Beauvoir qui invitait hommes et femmes à témoigner de leur « fraternité », elle s'interrogeait sur les efforts qui restent encore à faire pour qu'elle adienne enfin.

Mado Deshours ensuite, qui prenait la parole au nom de Sandrine Peyrac la présidente de l'association « Pour le souvenir de Rieucros », rappelait quant à elle l'histoire du camp, son organisation, le sens du collectif des détenues de Rieucros, des femmes qui ne cessent de nous interpellier.

À la même heure aussi, la compagnie *Un, deux, trois... Soleils !* proposait, sur le marché place Urbain V et plus tard dans l'après-midi à Hyper U, une animation « *Entre masculin et féminin, le voyage du clown* ».

Les internées du camp de Rieucros ne cessent de nous interpellier, de nous montrer combien le passé permet de questionner le présent, combien le passé peut parfois fournir des modèles d'engagement.

Rappel : Créé pour des étrangers indésirables par le gouvernement Daladier de la III<sup>e</sup> République par un décret-loi du 12 nov. 1938, le camp ouvre en janvier 1939 à Mende et accueille des hommes. A partir d'octobre 1939, les hommes sont déplacés au camp du Vernet et ce sont des femmes étrangères, indésirables, c'est-à-dire souvent des femmes aux opinions dérangeantes, communistes le plus souvent, qui sont alors enfermées à Mende. Fin 1939, arrivent les premières françaises ; puis on aura des internements pour motifs moraux. On

trouve tous les âges (des bébés aux personnes âgées), tous les motifs d'internements (politiques vols, motifs moraux, sans motif connu...), toutes les nationalités (polonaises, espagnoles, allemandes, italiennes, françaises, britanniques, grecques, syriennes etc....). le camp est déplacé en février 1942 pour Brens dans le Tarn. C'est de là que la police française viendra chercher les juives du camp pour les mettre dans le train à destination d'Auschwitz.

Fernande Valignat-Cognet, française enfermée au camp de Rieucros pour motifs politiques, a basé son attitude sur un point dans le camp : « Nous étions entrées dans la Résistance pour lutter, le fait d'être au camp ce n'était pas pour s'installer ».

Au camp de Rieucros, beaucoup d'exemples montrent des femmes qui ne se sont pas laissées abattre. Avec un réel sens du collectif, plusieurs personnalités ont pris en main la vie du camp. En voici des exemples, tous issus du journal d'Ursula Katzenstein, recueilli par Mechtild Gilzmer et publié dans son livre sur les camps de Rieucros et Brens.

- On y apprend ainsi qu'au mois de mars 1940, les femmes s'activent à la préparation d'une exposition des objets fabriqués par elle : travaux d'aiguilles dessins, découpages, peintures, sculptures, etc... Toutes ces activités permettent de s'occuper, de se distraire l'esprit afin de ne pas sombrer dans le désespoir lié à l'enfermement. Le jour de l'inauguration, elles donnent également une représentation théâtrale. Visitée par le maire de Mende, Henri Bourrillon, celui-ci leur propose d'installer leurs travaux à Mende. Les internées en profitent alors pour montrer

leurs conditions de vie et pour affirmer qu'elles ne sont pas toutes des voleuses. En se servant du quotidien elles ont transformé en geste politique ce qui au départ était une occupation pour elles-mêmes et la bonne ambiance au camp.

- Lors de la rencontre avec le grand rabbin de France le 9 mai 1940 elles protestent hautement sur leur internement. En effet ce dernier n'avait pas saisi qu'il avait affaire à des femmes internées pour motifs politiques.

- Le 3 août 1940, certaines commencent une grève de la faim pour protester contre des coups reçus. Cette grève entraîne une discussion propre à chaque baraque et chaque groupe linguistique pour savoir si on doit ou pas soutenir cette initiative. Pour cette discussion une déléguée par baraque est élue et se joint à une délégation générale. Il est donc intéressant ici de constater l'auto organisation selon des principes démocratiques.

- Enfin, lors de la visite de la commission allemande, Commission Kundt, le 9 août 1940, commission permise par les accords d'armistice, la plupart des allemandes refusent de se séparer en groupes d'aryennes et de juives et toutes se mettent dans le groupe des juives en solidarité.



Ces quelques exemples nous montrent que dans des circonstances complexes, des femmes ont su réagir pour elles, pour leurs enfants, au nom de principes politiques, démocratiques. Aujourd'hui les femmes espagnoles en lutte pour le droit à disposer de leurs corps ont montré aussi leur capacité de réaction. D'hier à aujourd'hui, le passé est une source inépuisable d'exemples de lutte pour notre présent, à condition de lutter ensemble.

Sandrine Peyrac